

Brian Wilson lutte depuis vingt-cinq ans contre la dépression et la folie. Après la sortie inespérée de l'album solo de 1988, il vient de rompre un long silence en publiant son autobiographie, rédigée dans l'ombre de son psychiatre, associé et mentor, le Dr. Fandy. Revenu de la drogue, de l'alcool et de tout ce qui doit exister en enfer, il lâche tous ses démons en direct : dégoût des Beach Boys, complexes vis-à-vis de Spector et de McCartney, terreur de l'âge adulte. En gardant Bach, l'amour et la spiritualité comme planche de salut.

Interview Michèle Assayas - Photo Eric Muler



Il n'est pas fréquent de préciser dans quelles conditions on obtient une interview. Dans le cas de Brian Wilson, un avertissement s'impose. Pour prendre contact avec lui, nous nous sommes adressés à Brains & Genius, le bureau de relations publiques qu'il a fondé avec son psychiatre, le Dr Landy. De là, nous avons été aiguillés sur un cabinet d'avocats de Los Angeles, où il nous fut d'abord répondu un "non" définitif : Brian Wilson n'accordait à ce moment-là aucun entretien, puisqu'il se trouvait à Hawaï, en train d'enregistrer son nouvel album. Quelques semaines plus tard, coup de théâtre : l'avocat a changé d'avis. Il veut bien que Wilson nous rencontre chez lui, à Los Angeles. Ah bon, il n'était pas à Hawaï ? Eh bien non. Une interview nous sera accordée, mais assortie de plusieurs conditions, à confirmer par écrit : ne pas poser de questions concernant 1) la "vie personnelle" de Brian, 2) ses relations avec sa famille, 3) son passé avec les Beach Boys. Un peu stupéfaits, nous acceptons le principe. On verra, en lisant l'entretien, comment ces interdits furent contournés par Wilson lui-même.

Bizarrement, il commenta spontanément, dans la conversation, la nature de ses rapports avec le docteur Landy, à qui il se réfère en général comme à son "producteur exécutif" : il se rétracta aussitôt après, demandant que ses propos ne soient pas publiés. Ce que nous avons respecté. Il faut savoir que ses liens avec Landy, son psychiatre, manager et gourou depuis près de dix ans, ont été officiellement rompus à la suite d'un arrêt rendu contre celui-ci voici quelques mois, à l'issue d'un procès intenté par le frère, l'ex-femme et les filles de Brian.

Cette rencontre est une folie

Brian Wilson habite à Malibu. Pour rejoindre cette banlieue résidentielle, il faut quitter Los Angeles par le nord et emprunter la Pacific Coast Highway. Après avoir longé la mer environ vingt minutes, on traverse un paysage morne de gros rochers mous entourés de bandes sablonneuses et de végétation pelée. A notre gauche se succèdent d'étranges cabanons bricolés, tout aplatis, qui évoquent de grosses caravanes auxquelles il manquerait les roues. Le temps est brumeux, la lumière pâle et diffuse. Le paysage est enveloppé dans un suaire de mélancolie. Après une butte, la route redescend vers la côte. Là, une petite route, à gauche, conduit vers la plage. Pratiquement au bout de terre la maison de Brian Wilson.

C'est un chalet en lattes de bois sombre, à un étage, plutôt discret parmi les maisons baroques, mais débraillées, qui donnent à l'ensemble le charme villageois et endormi de la riche bohème californienne. Devant la porte d'entrée est garée une voiture de sport jaune d'œuf – une Corvette –, une autre, ordinaire et usée, est parquée sous un auvent – celle qu'utilise Wilson, qui a passé son permis il y a seulement quelques années –, ainsi qu'une grosse Harley Davidson protégée par une bâche. Devant la porte d'entrée pend un curieux mobile formé de poissons de bois, naïvement colorés, d'allure vaguement japonaise. A l'heure convenue, nous frappons. Un type placide, en lunettes, aux longs cheveux blonds ondulés, nous ouvre : c'est Kevin Leslie, officiellement l'"assistant" de Brian, engagé par le Dr Landy. Il nous explique de cette voix lasse et suave, propre aux Californiens bien dans leur peau comme dans leur tête, que Brian est au téléphone pour un petit bout de temps avec le Dr Landy (me précisera-t-il plus tard), et que si on entrait maintenant, ça risquerait de le perturber. Est-ce qu'on peut attendre dehors ? Cinq, dix, vingt minutes, une demi-heure passent. De temps à autre perce un rire tonitruant, très bref et rythmé, qui semble traduire, bien involontairement, une sorte de jubilation mauvaise.

Soudain, tandis qu'on s'est un peu éloignés, la porte s'ouvre avec fracas. Je vois un grand type en chemisette qui fonce droit devant lui, comme

s'il voulait attraper quelque chose qu'il venait de repérer. Non sans trouble, je marche à grandes enjambées et viens me planter devant lui. Il s'arrête et me tend la main avec brusquerie en disant très vite, avec un timbre énergique, presque militaire, "Hi, I'm Brian Wilson." Aucune expression sur ses traits, sinon une espèce d'hébétéude. A peine ai-je le temps de me présenter à mon tour qu'il fait demi-tour et fonce à l'intérieur de la maison. Il avance comme s'il était sur roues, sans lever les pieds, tout d'une masse. Il s'assied dans son fauteuil, sans rien dire, avec une expression de stupeur. Je peux enfin le regarder de près : le visage est figé, quasi minéral. La bouche mince, presque sans lèvres, est crispée. La peau forme un curieux bourrelet sur la partie gauche du cou. Ses yeux bleu très clair sont comme deux fentes immobiles. Pas de sourire, mais des mouvements incontrôlés de la bouche. De temps en temps, la tête bascule complètement vers l'arrière et se fige, cou tendu et menton incliné vers le haut. SOS... En trente secondes, j'ai le temps de me dire que ce voyage était une folie, cette rencontre une absurdité. Je me demande ce que je fous là, assis devant un homme qui souffre, contraint par son avocat et son psychiatre d'accepter une interview qui va être pour lui un calvaire. Comme un présentateur de télé, je me force à sourire, à sortir mes papiers, à parler comme si de rien n'était. Pour me mettre encore plus à l'aise, Kevin Leslie, surnommé le *surf nazi* par les techniciens pendant l'enregistrement du premier album solo de Brian Wilson en 1987, a posé son mini-magnéto sur la table : sans doute la boîte noire sera-t-elle transmise au chef.

Mais je m'aperçois très vite que mes impressions se fondent sur des apparences et des préjugés. Ce qui est sûr, c'est que Brian Wilson a subi des lésions irrémédiables du système nerveux. Pour le reste, même si j'ai parfois dû formuler les questions plusieurs fois de suite et que mon interlocuteur procédait souvent, dans ses réponses, par associations d'idées (marabout, bout de ficelle...) plutôt que selon un ordre logique, et qu'il faisait parfois intervenir, dans ses réponses, comme un cheveu sur la soupe, le langage de la thérapie – "I'm a winner person... Life is basically a positive experience... etc." –, Wilson est en réalité avide de parler, tout à fait lucide et clair et, à sa façon, aussi présent et chaleureux qu'il peut l'être. Il est la seule personne que j'aie jamais interviewée qui dise exactement tout ce qu'elle pense au moment où elle le pense. Ses réponses sont d'une honnêteté et d'une sincérité qui confinent parfois à la crudité – ce n'est pas un hasard si son avocat a demandé une copie de l'interview avant sa publication. Alors que, physiquement, il accuse plus que son âge – 50 ans –, il peut devenir subitement un enfant de 12 ans : volubile, bondissant, surexcité.

Brian Wilson vit entouré du strict minimum : un coin cuisine où sont empilés, sur une paillasse, une vingtaine de flacons de vitamines – il s'est interrompu pour en prendre une demi-douzaine d'un coup –, une petite chaîne avec une cinquantaine de compacts, quelques photos noir et blanc encadrées, une affiche de musée, un coffre, un canapé, et c'est tout. Une terrasse étroite en lattes de bois donne sur la mer. En contrebas, sur une petite bande de gazon, il y a un jacuzzi. En descendant quelques marches, on se retrouve sur une petite plage. Pendant la conversation, il gardera une bouteille d'eau minérale à la main et il boira abondamment, directement au goulot.

Les oreilles qui tintent

J'ai acheté Pet sounds quand j'avais 17 ans et depuis, il s'est rarement passé plusieurs mois sans que je l'écoute.

Oh, merci. C'est le meilleur album qu'on ait jamais fait. Des fleurs... Il y avait beaucoup d'amour et de larmes dans les voix. C'est agréable d'écouter de la musique douce. Paul McCartney aime ce disque. Il a dit



que *Pet sounds* avait inspiré *Sgt Pepper's lonely hearts club band*. Et ils ont fait mieux, les Beatles nous ont dépassés. On a fait notre truc, et puis ils sont allés plus haut. On n'a jamais essayé d'aller encore plus haut (rires)...

Votre musique a toujours semblé, au sein des Beach Boys, aller plus profond, plus loin. J'aimerais en parler en la distinguant de ce qu'on connaît des Beach Boys.

C'est ce que nous faisons depuis environ trois, quatre ans. C'est bien d'expérimenter et de mûrir à l'extérieur du groupe. Ça fiche un peu la trouille, mais en même temps, il y a tellement de chansons dans ma tête ! Je n'arrive pas à les sortir. J'entends une sirène qui éclate, j'ai les oreilles qui tintent de la musique que j'entends. J'écoute et j'écoute, en intégrant vraiment les disques que j'ai écoutés. Je la rejoue et je la rejoue et je la rejoue et je la rejoue, jusqu'à ce que je puisse entrer dedans à fond. Après, je suis heureux et je me dis "Wow ! J'ai réellement écouté toute cette musique !" C'est assez dur... assez dur...

Vous vous êtes rendu célèbre dans les années 60 en composant, arrangeant, produisant et chantant...

(Ricanant) Hé... hé...

... des chansons pour un groupe vocal. C'était une position unique à l'époque : être à la fois compositeur, producteur, arrangeur et chanteur. Même Phil Spector ne faisait pas tout ça.

Il a essayé !

Il a essayé de chanter ?

Vous n'avez pas entendu un disque intitulé *This could be the night* ? Eh bien, ça sonnait comme si c'était lui qui chantait. C'est un groupe qui s'appelait The Modern Folk Quartet. Il y avait un type dans le Quartet qui avait un son nasal. Et Phil Spector en a fait un son incroyable. C'était la première fois que je l'entendais vraiment s'occuper d'un chanteur banal. Au lieu de Bill Medley ou des Ronettes, tous ces grands chanteurs, il a essayé un chanteur moyen, d'accord ? Et ça marche. J'en ai un exemplaire quelque part, je ne sais pas où.

Mais on ne considère pas Spector comme un chanteur, alors que vous, si. Vous avez réussi dans les quatre parties du métier, vous étiez aux deux bouts de la chaîne. Comment expliquez-vous d'avoir obtenu ce privilège d'un contrôle absolu, unique à l'époque, pour quelqu'un de si jeune ?

Eh bien... (silence)... Encore une fois, s'il vous plaît.

Spector ne faisait pas partie des Ronettes, alors que vous, vous étiez dans les Beach Boys.

Mais je ne chante sans doute pas aussi bien que des gens qui savent vraiment chanter. Je peux chanter joliment... Mais je ne sais pas chanter comme chantaient les Ronettes ou les Crystals, je n'ai pas cette qualité-là. Alors j'ai dû m'arranger... Dans les premiers temps, en 1965-66, autour de là, quand *Pet sounds* est sorti... (Soudain) *California girls* est sorti en 1965. C'est notre hymne, l'hymne des Beach Boys. Mais pour ce qui est de mûrir de mon côté, je viens d'enregistrer mon deuxième album solo, avec une chanson qui s'appelle *Rainbow eyes*. Elle est simplement incroyable. Une chanson incroyable ! Son accompagnement est si ravissant, une si jolie musique... Elle a à peu près ce tempo... (il chante)... "Thumm... thumm... Rain-bow eyes... Where are you-ou ?"

Vous venez de mentionner votre second album solo. Quand va-t-il sortir ?

En septembre ou octobre. On a besoin de travailler encore un peu dessus. Il a été produit par le Dr Landy. Gene Landy et moi. Ensuite, avec Don Was, nous allons enregistrer d'anciens morceaux des Beach Boys, refaits par moi. Seulement pour la première moitié du disque. L'autre moitié sera totalement créative, *tick-a-tick-taa*... une *carte blanche* (en français). Vous savez ce qu'est une *carte blanche* ? Une *carte blanche* pour enregistrer ! Voilà ce qu'on a. Je me dis "Eh ! Mon argent a diminué, là. Waaah ! Je crois que je vais faire d'autres disques !" C'est tout ce qu'on peut faire. Quand on vous a dépouillé de tout, il ne vous reste que votre créativité. Vous allez au studio et vous travaillez, c'est tout ce que vous pouvez faire.

Quand vous écoutez d'anciennes chansons des Beach Boys, vous dites-vous "J'aurais pu faire mieux" ? Êtes-vous tenté par des remakes de vos chansons ?

Oui ! Les faire avec un rythme qui ne soit pas aussi trépidant. De ralentir un peu le rythme pour les rendre plus faciles à digérer, que les gens puissent les entendre.

Vous arrive-t-il de réécouter d'anciens disques des Beach Boys ?

Non. *California girls*. Je n'écoute rien d'autre. *Good vibrations*... fffuitt... par la fenêtre. Trop artificiel pour moi, trop de montage. C'est un petit peu trop pour moi. J'essaie de réduire les choses à un niveau plus simple, comme Phil Spector ! Mais évidemment, il était là au début. Il a commencé avec ce son particulier bien à lui, ses artistes à lui. Et il est arrivé à s'imposer, il a communiqué son truc à ces filles, à Bill Medley aussi, avec *You've lost that lovin' feeling*, mon disque favori, à côté de *Be my baby*. *Be my baby* appartient au passé. *You've lost that lovin' feeling*, c'est neuf, c'est actuel, ça se passe maintenant.

Pour revenir à ma question initiale, comment expliquez-vous votre position privilégiée ? A l'époque, les compagnies dictaient tout aux musiciens.

Je crois que si vous avez une obsession monomaniaque pour la musique, comme c'était mon cas, vous recueillez la musique en vous et vous continuez jusqu'à ce qu'elle ne vous quitte plus jamais. C'est plus facile à dire qu'à faire, mais c'est faisable. Vous pouvez l'emporter avec vous, vous promener avec...

La musique était-elle une obsession pour vous ?

Oui, elle l'est toujours. C'était une obsession, parce que le rendement de Phil Spector était si puissant dans mon esprit qu'il fallait que je fasse quelque chose pour valoir... quoi que ce soit ! Il fallait que je fasse mon possible.

Vous avez connu votre sommet artistique au milieu des années 60. Qu'y avait-il pour vous de si spécial durant cette période ?

C'était un âge d'or pour l'industrie du disque, pour ce qui est de créer une musique grande, forte. Comme je l'ai dit, je me réfère constamment à la musique de Spector pour comprendre tout ce qui se passait. Ma musique... Je ne sais pas... Je n'ai jamais vraiment réalisé ce qu'elle était. Je ne pouvais pas savoir si les gens l'aimaient beaucoup. Je sais que l'introduction de *California girls* est un bon son, mais je ne sais pas qui l'a aimée. Phil Spector fait tel disque, et *tout le monde l'aime* ! Dans un sens, nous étions ses messagers. Les accompagnements de *Pet sounds* étaient plus vastes, meilleurs que ce que nous avions jamais fait et Spector a peut-être eu un peu d'influence là-dessus. Nous sommes quand même arrivés à avoir notre son à nous, mais jamais comme celui de Phil Spector.

Phil Spector a inventé le "wall of sound". Et vous, qu'est-ce qui caractérisait le son de votre musique ? La basse et les percussions sont très importantes. C'est en mono, alors ça paraît très dense, comme si tout était concentré dans un petit espace, prêt à exploser.

Phil Spector a commencé le trip mono. Tout le monde enregistrait en mono, pour une source unique de son. Phil Spector portait ces badges "back to mono". Un soir, je suis allé le voir avec le Dr Landy, il portait ce badge. Quand on en a parlé, il m'a dit "Écoute, c'est l'unique façon d'enregistrer des disques." On faisait du mono. *Pet sounds*, c'était en stéréo ? En mono ? (surpris)... *Pet sounds* était en mono ? Ah bon, et ça sonnait bien, au moins ?

Très bien. C'est une époque où vous n'avez fait aucun compromis. Vous faisiez la musique que vous sentiez, sans le souci d'être commercial. Ça sonnait comme vous l'aviez entendu dans votre tête.

C'est vrai. Avant d'entrer en studio, j'avais tout entendu dans ma tête. *Sgt Pepper's* était en stéréo ?

Oui. Mais ils l'ont enregistré sur un 4 pistes.

Un 4 pistes ? C'est ce que faisait Phil Spector. Il prenait l'accompagnement et le repiquait sur une seule piste. Il mettait les voix sur les pistes 2 et 3... Il a fait ça aux studios Gold Star il y a des années. Gold Star a brûlé. Ça m'a fait un peu de peine, parce que je pensais vraiment que j'aurais pu encore faire quelque chose là-bas (il soupire)... Je crois qu'il faut encaisser le fait que parfois des gens arrivent et font une musique plus forte, le "wall of sound", que ce qu'on pouvait faire. J'apprécie mais, quand même, je n'aime pas que quelqu'un me dise que je n'en suis pas capable. Là, je suis un peu vexé ! Ha ha ! "Eh, comment ça se fait que les Beach Boys ne sont pas aussi bons que Phil Spector ?" (Il crise presque) J'en sais rien, moi ! J'habite ici, c'est tout !

Une musique de sorcellerie

Je voudrais aborder la partie la plus mystérieuse de votre travail : la composition des chansons.

Eh bien... J'ai écrit *God only knows* en une demi-heure. Mon collaborateur et moi avons écrit les paroles en une demi-heure. Ça a pris une heure pour tout faire (il claque des doigts)... Parfait !

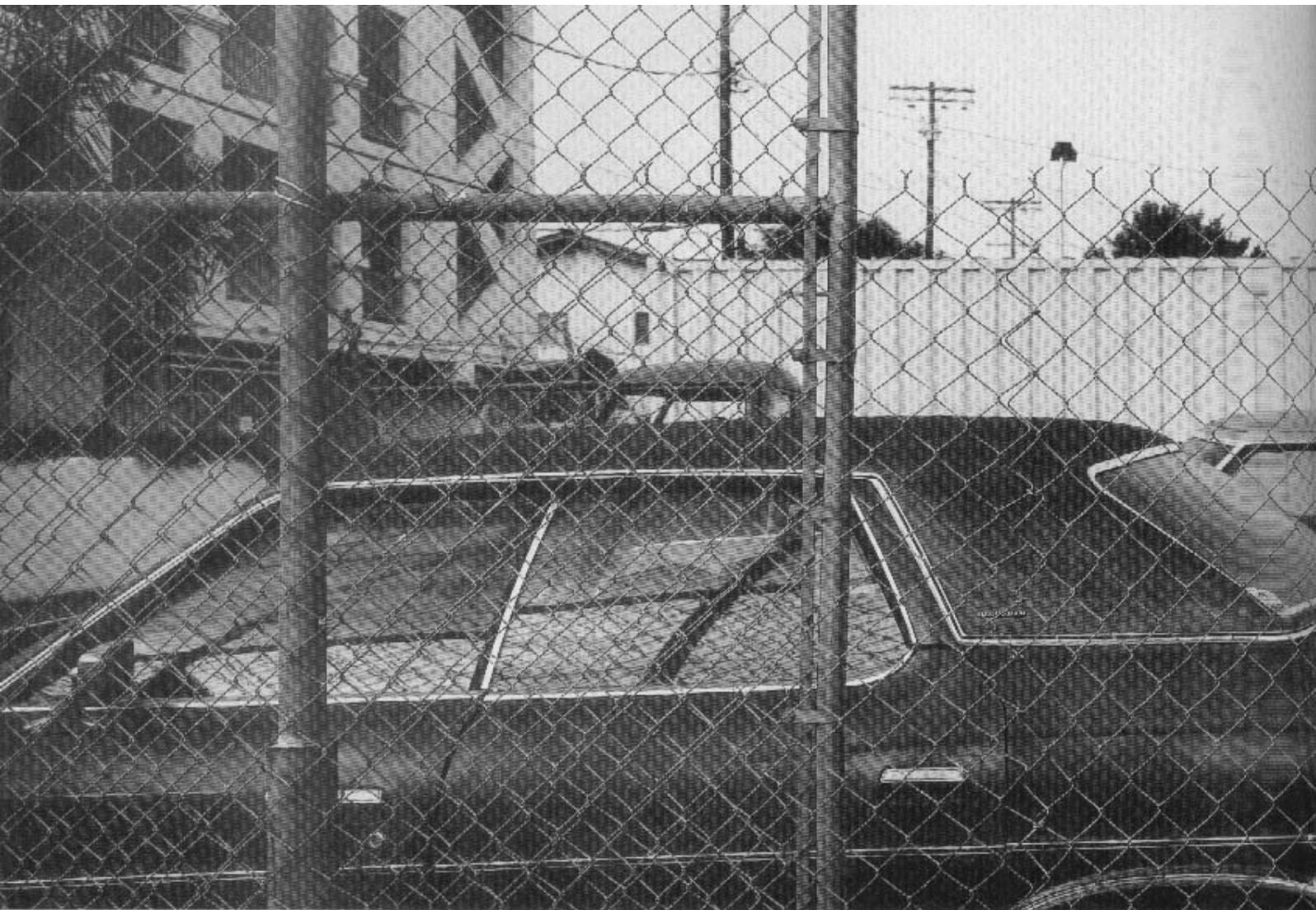
Comment écrivez-vous ? Vous commencez avec une mélodie, puis vous ajoutez les harmonies ?

Je joue au piano. C'est ainsi depuis que j'ai commencé à écrire des chansons, en 1961, avec *Surfer girl* en novembre 61, et puis on a écrit *Surfin'* au début de 1962. Mais vous me demandez comment je fais pour écrire une chanson. Eh bien, d'abord, on traîne. Parfois, on est assis et ça vous vient droit dessus. D'autres fois, on joue avec les touches et... taah ! (il frappe la table du doigt)... Eh, attendez un moment... (imitant un rythme)... doo-be-doo be-doo be-doo... C'est un rythme, d'accord ? OK, maintenant, je garde ce rythme (il se met à chantonner)... Et c'est comme ça... contre le rythme, vous voyez ? D'abord, je cherche la clé, puis le rythme, puis la mélodie, et puis les paroles.

Et les harmonies vocales ? Vous les aviez à l'avance dans la tête ?

J'obtenais les harmonies en pensant aux gars, à la façon dont Al Jardine chantait, ou Carl, ou Dennis, ou Mike, ou moi on chantait. Je les fais répéter au piano, on va en studio et je leur donne leurs parties... Un bout seulement, parce qu'ils n'ont jamais été capables d'apprendre plus qu'un petit peu à la fois, disons, huit mesures à la fois. Donc, je leur donne leurs huit mesures d'harmonie. On se réunit autour du micro et je supervise le son d'ensemble, mais inconsciemment. Je ne m'efforce pas d'améliorer le son, ou le groupe. S'efforcer, ce n'est pas la bonne façon. Je cherche. Je retrouve cette recherche sur chaque disque qu'on a fait. Cette recherche du son ultime. *Do it again* est le parfait exemple de la manière dont nos voix se propagent. On n'a pas un son masculin très perçant. Les Beach Boys étaient en fait féminins, à part Mike qui était un chanteur très masculin, ainsi que Carl... J'étais un chanteur plus féminin.





Vous aviez une voix de falsetto, très haute.

Un falsetto, une voix très féminine et les filles aimaient ça. Elles aiment que les garçons chantent ainsi. Quand les Beatles ont eu leur premier tube, *I want to hold your hand* (il chante très haut)... Quand elles entendent ces gars, elles crient. On vit dans un monde de fous ! Il ne faut pas chercher à comprendre. Quand je faisais les harmonies pour les gars, il n'y avait pas l'ombre d'un doute : c'est moi qui contrôlais ces séances. Ils le savaient. J'essayais de faire passer ce son qui naissait dans ma tête à travers le micro.

Vous faites souvent référence à l'aspect "spirituel" de votre musique. Avez-vous été influencé par le gospel ? Écoutiez-vous les chœurs à l'église ?

Oui, mais je n'ai pas été influencé par la musique de chœurs. A part cette chanson (il chante) "*When Jesus washed... when Jesus washed...*" Vous l'avez déjà entendue ? "*He'll wash my sins away, oh happy day!*" Cette chanson s'appelait *Oh happy day*. Ça ne m'a pas influencé. Je me suis dit "Oublie, c'est à eux, tout ce qu'on pourrait faire serait une imitation de deuxième zone d'un chœur." Il se trouve qu'on avait des voix qui se fondaient bien. Les Four Freshmen ont bien réussi, sans doute mieux que les Beach Boys, à leur époque. Mais... Parlez à votre tour, je n'arrête pas.

Il vous est arrivé de décrire votre musique comme une "symphonie adolescente à Dieu" (a teenage symphony to God).

(Abasourdi)... Je n'ai jamais dit ça !

C'est ce que vous disiez de Smile. Avez été influencé par la musique religieuse : Bach par exemple ?

Bach m'a enseigné la simplicité. Il ne cherchait pas à faire une musique complexe. Il est sans doute le plus grand maître de simplicité qui ait jamais vécu. Certains de ses trucs étaient un peu cinglés, mais il y a des choses comme celle-là (il chante le début du choral de *Que ma joie demeure*)... Al a utilisé ça sur *Lady Lynda*. Je ne sais pas si vous avez déjà entendu notre *L.A. light album*. Al a fait une chanson brillante, c'est un chanteur brillant. Lui et moi, on était les deux voix hautes dans le groupe, comme à égalité.

Y a-t-il une chance que le fameux Smile, ce disque mythique qui devait succéder à Pet sounds, sorte un jour ?

Oh, il a incendié un immeuble. On essayait de faire une musique de sorcellerie. J'étais bourré de hachisch et de marijuana. Et je suis parti un peu trop loin avec ce morceau qui s'appelait *Fire*. Un endroit en bas de la rue a pris feu le jour où on a fait cette chanson, je me suis dit "D'une façon ou d'une autre, c'est nous qui avons dû mettre le feu à cet immeuble." Et j'ai balancé la bande, j'ai effacé toutes les bandes, à part... euh... J'ai effacé *Fire*. Tout ce qu'on a gardé, ce sont des petites choses de vingt secondes. J'assemblais des petits morceaux, en essayant d'imiter Phil Spector, mais je n'allais nulle part. Puis on a fait *Smiley smile*, la seconde option. Sur une des chansons de *Smile*, on s'est couchés sur le dos et on a chanté dans un petit micro en haut, au lieu d'un chouette gros micro. On était là, étendus par terre, avec le micro au-dessus de nous. On était tous fous, dérangés par les drogues... Trop d'expériences de marijuana...

Mais il existe des éditions pirates de ce disque. Pourquoi ne le sortiriez pas vous-même un jour ?



On pourrait le faire. Je crois que ça ne pourra pas marcher tant que les autres ne veulent pas. Mike ne voudrait pas. C'est l'un des leaders du groupe, je ne crois pas qu'il accepterait. Ça pourrait être intéressant, ouais...

Avez-vous écouté des morceaux de Smile récemment ? Est-ce quelque chose dont vous vous souvenez clairement ?

On essayait de créer la paix et je crois que ça a marché. Ça a bien rempli son but. Il est possible qu'on sorte ce disque. Il faudrait qu'on se rencontre pour en parler et voir si c'est vraiment important. Est-ce que ça vendrait ? Est-ce que ce serait bien accueilli ? Il faudrait réfléchir à tout ça avant de prendre cette... décision majeure de notre carrière.

Dans plusieurs chansons, vous avez utilisé autre chose que des instruments de musique : des effets sonores, des sons naturels comme le bruit de l'océan, des grillons, de l'eau... Il y a un klaxon dans You still believe in me.

C'était un klaxon de bicyclette. C'était novateur. Mais beaucoup de gens avaient fait ça avant moi. Phil Spector avait mis le bruit du tonnerre sur *Walking in the rain*.

Quand avez-vous commencé à utiliser des effets sonores ?

Je ne sais plus... C'est arrivé dans les années 60, c'est tout ce dont je me souviens.

Pourquoi vouliez-vous utiliser des sons autres que les instruments de musique ?

(Silence)... Vous voulez parler des clatinettes ?

Sur Smile, il paraît que vous avez demandé à des gens à table de frapper leurs assiettes avec leurs couverts pour enregistrer ce bruit.

J'ai aussi apporté un seau qui contenait un feu de bois, je l'ai mis au milieu de la pièce et j'ai dit aux musiciens "C'est pour vous mettre dans l'ambiance, les gars." J'étais fou, à ce moment-là.

Mais, en même temps, c'était de la poésie. Comme à la fin de Pet sounds, avec le chien qui aboie, la cloche du passage à niveau et le train qui passe.

C'était mes chiens. L'un d'eux était un beagle. Vous connaissez les beagles ?

Pas Phil Spector, juste un être humain

Si vous imaginiez que vous aviez aujourd'hui 22 ou 23 ans et que...

*(M'interrompant)... Oooh ! Plus que jamais ! C'est bientôt mon cinquantième anniversaire. Le 20 juin. Ah, ça m'embarrasse. Maintenant, qu'est-ce que je vais dire à une fille ? J'ai encore un visage jeune. Si elle me demande mon âge et que je réponds "J'ai 50 ans", ça va tout gâcher ! "Je ne veux pas être avec toi. Tu es trop vieux !" Dans un sens, c'est un recul. Ce n'est pas vraiment le meilleur atout d'une personne encore capable de se connecter à la musique jeune et aux jeunes gens, à toutes les jeunes idées qui surgissent dans l'industrie du disque. Mais je n'y arrive pas, je ne crois pas pouvoir affronter mon âge, même si je vais me révolter contre lui à travers ma musique. J'ai une chanson que je veux vous faire écouter quand on aura fini, c'est *Proud Mary*. Don Was a produit ma version de *Proud Mary*. On en a fait la*

moitié, on fera ma voix plus tard, elle va juste se fondre dans le néant, ce sera tellement... cool. Je l'ai dans ma voiture. Je vais juste vous passer l'accompagnement, sans voix. Vous connaissez Creedence Clearwater Revival ? John Fogerty a écrit cette chanson. J'étais assis au piano un jour et... ta-ta-ta... (il chante) "Rolling down the river"... Je l'ai jouée, mais je l'ai ralentie. J'ai ça sur bande. Dieu merci, comme ça vous n'allez pas sortir d'ici en vous sentant volé. Vous allez sortir en disant "Wow !" Les gens à qui j'ai passé ça ont fait des bonds !

Ce sera donc sur votre troisième album, où vous comptez reprendre des chansons des Beach Boys.

J'essaie quelque chose avec *California girls*. Je trouve ma voix un peu geignarde dans le refrain de la chanson. S'il n'y avait pas eu cette voix de fausset geignarde de Brian Wilson, *California girls* aurait été un disque parfait. Alors, on va faire *California girls* en plus lent, je vais mettre ça dans la bonne clé et chanter la note haute sans qu'on ait l'impression que j'essaie d'évacuer un calcul... Ma voix sort comme ça, parfois elle ne fait pas ce que je veux.

Vous exercez votre voix tous les jours ?

Oui, tous les jours. Dans ma voiture, au piano. Je vais travailler à mon bureau. Je joue et je chante un peu tous les jours. Un peu de *Proud Mary* et deux ou trois autres choses. Je saute du piano, je m'arrache, ça suffit pour la journée. J'avais l'habitude de me donner une tape sur la main. Je me disais "Écoute, tu dois savoir quand il faut t'arrêter !" Alors je joue un moment et "Pan ! Voilà, c'est fini !" Je deviens meilleur dans mon timing. Mon timing n'était pas très bon dans les années 60. La hâte de ma jeunesse me faisait rester dans le studio tant qu'on n'était pas pleinement satisfaits de ce qu'on avait fait. J'étais un perfectionniste total. Seulement, à cause de la folie de ma jeunesse, je me contentais de moins que ce que j'aurais pu faire. Surtout quand je réentends ma voix (il chante très haut) "I wish they all could be California girls"... Je me considérais comme un perfectionniste qui arrivait là avec une certaine panique dans le ventre. Si j'échouais, j'en étais vraiment malade. La peur d'être rejeté m'a conduit à faire quelque chose de plutôt bon. C'est juste que je sentais tellement d'influences extérieures comme la production de Spector. Paul McCartney et les Beatles, qu'on avait le sentiment d'être, pour ainsi dire, écrasés par tout ça.

Vous étiez très compétitif.

J'ai toujours eu une nature compétitive, mais ça marche par cycles. Quand Phil Spector commençait quelque chose, je sautais aussitôt dessus. (Il digresse, puis revient)... Je comprends ce que vous ressentez... Votre enthousiasme pour ces gens différents qui rivalisent les uns avec les autres... Les Beatles... Mais ils faut que vous compreniez que je ne suis pas Phil Spector, je ne suis qu'un être humain... (Soudain) Ringo Starr vient de former un groupe. Il fait tout ce qu'il peut pour aller mieux. Je lui parle, je vais à des réunions avec lui. Vous avez entendu parler des Alcooliques Anonymes ? On va à ces réunions tous les lundis. Tous les lundis soirs à 8 h, on se retrouve dans des maisons différentes : il n'y a que des gens qui sont dans la musique, l'industrie du disque. Si je passe en voiture devant un *liquor store* et que je veux m'arrêter, je pense immédiatement aux Alcooliques Anonymes et je passe mon chemin. Je n'entre jamais dans le parking d'un *liquor store*. Vous êtes alcoolique ? Vous n'avez jamais été accroché ?

Non. Vous sentez-vous défié par des musiciens contemporains comme vous l'étiez par Spector ? Quelqu'un comme Prince ?

Je ne me sens pas du tout en rivalité avec Prince, parce qu'il ne fait pas la même musique que moi. Il n'y a pas de comparaison possible. Je n'ai jamais été subjugué par sa musique. C'est comme si j'étais un type qui n'avait jamais vu la couleur de sa vie.

Êtes-vous intéressé par les nouveaux groupes, les nouveaux musiciens ?

Oui, Joan Jett. (Il chante) "I hate myself for loving you"... J'ai trouvé ça sublime. Bruce Springsteen a fait un grand album, *Born in the USA*. Sinéad O'Connor, à part qu'elle s'est rasé la tête, a fait un disque sublime.

Vous avez dit récemment "Je suis un compositeur positif et je serais incapable de faire de la musique new-wave." Qu'entendez-vous par là ?

La musique new-wave, c'est fait pour s'étendre sur son canapé et allumer la télé. C'est fait pour s'abandonner. Ça vous subjugué tout de suite, parce que c'est fort. Des guitares électriques fortes, des percussions fortes. Je trouve que c'est une façon merveilleuse de s'abandonner, que personne ne prend trop au sérieux. Au bout d'un moment, on prend ça au sérieux et... (Soudain) Si Paul McCartney nous entendait, il serait déjà au piano à essayer de nous dépasser. Il a chanté *Let it be* sur l'album produit par Spector... Mais non... En fait, je ne crois pas qu'il soit dans une montée artistique, mais plutôt dans une descente. Il a écrit beaucoup de musique en son temps... Burt Bacharach et Hal David, je trouve qu'ils sont excellents aussi.

Vous avez écrit des chansons qui étaient des hommages à Bacharach et David.

Oui. Ils représentent un aboutissement pour moi. Je n'ai jamais entendu des paroles de Hal David que je n'ai pas aimées. C'était un génie. Un génie inquiétant... Burt Bacharach et lui, on ne peut même pas dire qu'ils aient écrit ces chansons. Elles leur sont arrivées, c'est tout.

J'entendais des voix

Vous avez abordé de nombreux genres musicaux, du folk au rhythm'n'blues en passant par la country, mais il y a un élément qui a toujours été absent dans la musique des Beach Boys : la violence, l'agressivité.

Il y en avait. On le sent quand on enregistre. J'éprouvais un terrible sentiment de rejet. Je me disais "Allez, tout ça peut aller au diable, je m'en fous..." J'ai connu ça plusieurs fois dans ma vie, mais je n'ai jamais, au grand jamais, abandonné. Je ne renonce pas. Je suis une personne qui gagne, c'est ce que beaucoup de gens m'ont dit. Ils me disent "Brian, tu n'es pas un perdant, tu es un gagnant. Tu fais de la bonne musique, tu es un gagnant"...

On associe toujours les Beach Boys à une image de bonheur, de...

(Interrompant)... bonne santé.

... mais quand on écoute certaines chansons de Pet sounds ou un morceau comme "Til I die, on ressent une mélancolie profonde, une grande tristesse.

L'introduction de *Surfer girl* est un peu triste, il y a un peu de chagrin... Mais je n'ai aucune intention de retomber là-dedans. J'ai fait ça une fois, ça y est. J'ai fait l'introduction de *Surfer girl* et c'était tout. Maintenant, c'est juste un petit disque rangé quelque part dans la cabine d'un disc-jockey.

Pet sounds évoque la mélancolie, la perte de l'innocence, du bonheur d'être un enfant. On a l'impression de tomber dans un monde différent qui vous effraie.

Ce qu'on est arrivés à faire avec *Pet sounds*, c'est, d'une certaine façon, aider les gens à comprendre que l'amour, ce n'est pas... un mot. Ce qu'on a fait, enfin, ce que j'ai fait, parce que c'était vraiment mon album – et pas celui des Beach Boys, bien que Mike ait très bien chanté *That's not me* –, c'est transmettre quelque chose que j'avais, un rêve d'enfance : faire une musique qui aide les gens à se sentir aimés. Alors j'ai suivi cette espèce de karma pendant un temps, et puis... Ça m'a rongé les sangs. J'ai essayé de le secouer et ça ne partait pas... J'y ai réfléchi : j'étais à ce moment-là plus inspiré que jamais. Vous ne faites pas une musique douce et jolie comme celle de *Pet sounds* sans personne pour l'entendre. Beaucoup de gens l'ont entendue et je suis sûr qu'ils en ont tiré quelque chose. C'était un album plein d'amour et une source d'embarras pour moi. Mon côté masculin a dû céder pour que *Pet sounds* existe. Mais je l'ai fait parce que j'en avais besoin. Et je le referai. J'ai un pouvoir spirituel dans ce monde. Ça m'est égal, ça ne me dérange pas. Si vous faites une musique qui a des vibrations spirituelles, aucun doute, les gens l'entendront. Ils me disent "Et alors, Brian, c'est quoi ces parties très hautes, féminines ?" "Eh, c'est comme ça que je l'ai senti, man." Je voulais avoir une voix de fille, je l'ai fait. Ce n'était pas conscient de ma part, mais c'était calculé dans ma tête. Alors j'y suis allé et j'ai enregistré une musique magnifique. *Don't talk (Put your head on my shoulder)*, quel morceau ravissant... Ravissant.

Chaque écoute donne envie de pleurer.

J'ai un don pour faire pleurer les gens... Mais plus tellement, maintenant. C'était comme réaliser un rêve d'enfance. Il m'a fallu avaler

les remarques de ces types durs qui m'entouraient. *Pet sounds* reste mon disque favori. Vous traversez l'enfance, vous avez un père méchant qui vous brutalise, vous terrorise... Dennis, Carl et moi, il y a des années de ça... Qui vous brutalise avec une ceinture. Il la doublait pour la contrôler au maximum. Il prenait sa ceinture et... boum ! boum ! (il imite le son)... il nous assommait avec. Plus tard, je me suis demandé "Mais nom de Dieu, qu'est-ce qui s'est passé ?" Un père méchant qui nous a transformés en maniaques égocentriques, parce qu'on se sentait dans une telle insécurité que nos egos se sont soulevés. C'était effrayant.

Cet élément de peur, de terreur, pensez-vous l'avoir transmis dans Pet sounds ? Ou plus tard, dans les morceaux inaboutis de Smile ?

Il n'y avait pas un seul atome de peur dans *Pet sounds*. C'était un album plein d'amour. Il n'y avait rien d'exceptionnel ! Ce n'était pas "Je suis un génie. Je suis le fameux génie des Beach Boys." Je ne fais jamais ça, car je sais qu'il y a tellement de gens qui pourraient me réduire en pièces, musicalement parlant, que je n'y survivrais pas. Mais je sais chanter... (Bas) Parfois, ça n'aide pas.

Vous avez dit que Pet sounds avait été inspiré par Rubber soul des Beatles. Leur album suivant, Revolver, vous a-t-il autant frappé ?

Oh oui. C'était un disque brillant. C'était dur. Leurs disques avaient de la continuité. Paul McCartney et les Beatles allaient de plus en plus loin. Et Phil Spector les produit sur *Let it be*. Pendant un temps, ces types ont volé la vedette dans l'industrie du disque, dans le public.

Avez-vous eu la tentation d'une carrière solo à ce moment-là, puisque les Beach Boys avaient une image démodée et que les autres membres du groupe refusaient de suivre vos expériences ?

Non. Je voulais que ma musique soit entendue et sentie. Carl a chanté *God only knows*, Mike une ou deux choses, mais *Pet sounds* était un disque de Brian Wilson. J'en étais fier... C'était un album très spirituel. J'ai l'intention de créer encore de la musique spirituelle. Je me décide et je me dis "Fou vert ! On y va." Parfois, il y a un méchant qui arrive pour tout gâcher. J'ai beaucoup de bons et de méchants (*Heroes and villains*, chanson de *Smiley smile*) dans ma vie... Beaucoup de méchants, hélas, et c'est dur pour moi. Malheureusement, les gens qui sont pour moi des bons sont aussi des méchants. Ça introduit de la confusion dans ma tête. Si on est trop bloqué par ce genre d'idées, on retourne en arrière, on a peur d'aller de l'avant, parce qu'on a devant soi cette espèce de mur gigantesque. Mais je suis capable de voir par-dessus ce mur, de temps en temps. Je suis fort dans l'existence maintenant, parce que j'ai eu beaucoup de pratique.

Vous vous sentez mieux, maintenant ?

Oh oui. Cette interview m'aide beaucoup.

Vous avez souvent mentionné l'humour comme quelque chose de très important dans votre musique.



Il y a des morceaux un peu bizarres sur Smiley smile, mais, dans l'ensemble, votre musique est sans ironie : soit gaie, soit mélancolique.

On passait du comique au sérieux sur ce disque. C'est très personnel. C'est un peu effrayant d'enregistrer, parce que je sens que les choses sont fragiles, prêtes à se déchirer... (Subitement) Allez, on va écouter cette chanson. Je vais vous passer *Proud Mary*!

A ce moment-là, nous participons à une scène hallucinante. Wilson se lève et nous entraîne hors de chez lui. Il a pris les clés de sa voiture. Nous pensons qu'il va nous emmener dans son studio. Erreur ! Il nous fait monter, met le contact et... reste sur place. Il enclenche la cassette de l'autoradio, en nous précisant qu'il s'agit juste de l'accompagnement de Proud Mary. Et que fait-il ? Il chante à tue-tête, en direct, les yeux dans le vide, derrière son pare-brise, en tapant dans ses mains. Je me recroqueville à ses côtés, totalement éberlué, non sans avoir enclenché mon magnéto. Et il a raison : le morceau est fabuleux, avec un rythme alangui, typique de certaines chansons des Beach Boys. A la fin, il a les yeux qui brillent comme un enfant timide, qui s'enhardit "Isn't that a great song?" Puis, angoissé, il nous demande si le rythme n'est pas trop lent, il dit qu'il hésite à ajouter un chœur, etc. Comme un gamin avec sa première demo. Puis nous rentrons chez lui en le suivant à son rythme : le pas de charge.

J'avais ça dans ma voiture, je rentrais à la maison après une soirée avant-hier. Je l'ai écouté et ça m'a soufflé ! C'est un tube ! Je ne crois pas qu'il faille trop de voix derrière. Peut-être à certains endroits. Ça m'angoisse... J'ai eu une vie d'angoisses, vous savez. J'ai eu de bonnes angoisses. Enfin, certaines n'étaient pas si bonnes.

En êtes-vous revenu ?

Oui. Je restais couché, je passais mon temps à manger dans mon lit. J'avais l'impression qu'on venait me tirer par les pieds. C'était mon imagination ! Dans l'imagination, tout est possible. On peut sortir de la réalité et glisser dans l'imagination. J'entendais des voix. Il n'y avait pas moyen de les identifier. Mais on peut être sûr d'une chose : elles ont duré pendant vingt ans. Ça aussi, c'était dur. Il n'y avait rien à faire. Je n'avais plus confiance en personne. Si je vous disais qui je croyais être dans ces années-là, vous seriez tenté de le publier et je ne veux pas prendre ce risque.

Vous avez suivi une longue thérapie. Pensez-vous avoir regagné 100 % de vos capacités ?

J'imagine. En fait, plus que jamais, je suis là et bien là. Je travaille dur à mon métier.

J'ai créé un monstre

Quand vous repensez à votre premier album solo, sorti en 1988, regrettez-vous de ne pas avoir eu plus de contrôle ?

Hélas, je ne contrôlais pas tout. Quand on atteint ma position dans l'industrie du disque, il y a des gens qui tirent les ficelles. Enfin, pas tout le temps. C'est comme dans la vie : vous suivez un certain chemin, et puis vous retombez tout en bas, à votre point de départ. C'est la vie : un défi permanent. Une lutte permanente. Je fais ça 24 heures sur 24.

Un de vos producteurs, Lenny Waronker, vous a poussé à enregistrer une "suite", Rio Grande, qui rappelle un peu ce que vous faisiez à l'époque de Smile. Vous disiez à l'époque avoir ressenti de la peur, craint que la

musique se retourne contre vous, qu'elle vous entraîne à nouveau vers la folie. Êtes-vous prêt à retourner dans cette direction ?

Pas du tout. La musique, c'est sacrément puissant. Une musique puissante, ça vous donne encore plus de puissance. Au bout d'un moment, vous avez assez de puissance.

Croyez-vous vraiment que la musique peut avoir partie liée avec la sorcellerie, le mal ?

A un certain degré. Ça dépend de mon état. Si je suis dans un tel état, je peux ressentir le mal. Mais la plupart du temps, je suis entouré de bonne musique. Je suis obligé de mettre de côté ce que je ressens personnellement quand je travaille sur mes trucs actuels.

Le thème de l'enfance est très important dans votre musique. Vous avez écrit un morceau qui s'appelle Child is father to the man. Quand vous avez fait construire un grand bac à sable pour votre piano, au milieu des années 60, vous avez dit que vous vouliez à nouveau vous sentir comme un petit enfant... Y a-t-il une partie de vous-même qui veut toujours être un enfant ?

(Lugubre)... Oui. J'y pense beaucoup. Il ne faut pas être abusé par le mot "enfant". Ça signifie en réalité que l'enfant, c'est l'ego. L'enfant est l'expression de l'ego, c'est pour ça que je veux être un enfant, parce qu'on peut exprimer son ego et être, en même temps, innocent. Tout à coup, on se dit "Oh, qu'est-ce que j'ai fait là ?"

En général, un enfant n'a pas le droit de faire ce qu'il veut. A propos de l'ego enfantin, vous voulez peut-être parler de l'imagination que garde l'enfant, qui lui permet de s'évader quand il est enfermé ? Ressentez-vous le fait d'être ainsi emprisonné dans votre tête, de rêver de choses que vous ferez dans une autre vie ?

Je vis à l'intérieur de ma tête. Ma tête est remplie de souvenirs. Je me considère comme un génie créatif, et l'enfant qui est en moi essaie de s'échapper... Le monde qui m'entoure m'empêche de partir trop loin. C'est frustrant. Mais il y a des moyens de contourner la chose.

Vous avez décrit le studio comme une église, comme le sein maternel. Vous sentez-vous en sécurité dans un studio ?

Oui, car il y a une possibilité, quand on ne participe pas, de s'écarter des autres. L'enfant qui est en vous s'écarte des autres. Il m'arrive de le faire, si on me cogne sur la tête avec des nouvelles trop dures, ou si une fille m'a fait du mal... Et ça marche ! S'écarter est une expérience satisfaisante.

Vous aviez la réputation d'être un tyran en studio. Les autres membres du groupe vous en voulaient-ils pour ça ?

Oui, et il a fallu des années pour qu'on se retrouve. Moi, je croyais que je faisais de mon mieux pour notre équipe, l'équipe des Beach Boys. Mais ça a usé leur patience. C'est là que Carl s'est éloigné de moi. Ça fait vingt ans que ça dure. Il a commencé à agir bizarrement. Carl avait des problèmes. Il en a trop partagé avec moi et ça m'a abattu... Une des plus grosses dépressions que j'ai jamais eues, c'est au sujet de mon frère Carl. Je ne l'oublierai jamais. Il a pris ces drogues et s'est bousillé la tête avec... Il a grandi comme ça, du jour au lendemain. On se voit seulement aux concerts. Et puis au studio, c'est à peu près tout. Nous ne sommes pas une famille très unie, plutôt éparpillée, comme des molécules qui, après un choc, se sont éloignées les unes des autres pour l'éternité. Mais je crois qu'on a payé le fait d'être LE groupe américain.



Il vous arrive encore de donner des concerts avec le groupe.

De temps en temps. Trois ou quatre concerts par an. Mike Love me grogne dessus comme un animal. Je lui demande "Je peux t'emprunter le micro ? C'est moi qui vais chanter sur la prochaine." Et il me dit (*imitant une voix hargneuse*) "Trouve-toi un micro ! Trouve-toi un micro !"

Mais il vous arrive quand même d'apprécier d'être sur scène avec eux ?

Je lis la liste des chansons et... (*agréablement surpris*)... aaahh ! j'aime bien ces chansons ! Quand on commence à jouer, je le jure devant Dieu, mon

instrument n'est pas réglé assez fort. Quand je suis sur scène, je me dis sans arrêt des choses comme "Carl ne m'aime pas, Mike est furieux contre moi, Al Jardine aussi." C'est évident qu'ils sont furieux contre moi, c'est évident... Ça a tourné à la rage. Ils trouvent que je gâche leur tranquillité. J'ai créé un monstre qui s'appelle les Beach Boys et maintenant, je dois vivre avec. Les gens respectent toujours les Beach Boys, mais entre nous, il y a une relation extrêmement hostile et froide. Peut-être qu'un jour, ils vont entendre *Proud Mary* et qu'ils vont sauter en l'air ! Mais je n'en suis pas sûr, je veux la faire tout seul. S'ils trouvent que c'est pour eux, ils vont me dire "Allez, on veut faire *Proud Mary*... Laisse-nous faire *Proud Mary*." Et si je ne suis pas quitte, alors je leur dirai "Les mecs, vous ne méritez pas ça."

Attendez-vous encore qu'ils fassent appel à vous pour un album ?

Ils me l'ont déjà demandé mais j'ai refusé de répondre. J'étais furieux parce que j'ai l'impression qu'on joue ensemble un jeu de merde. J'ai joué trop de jeux dans ma vie. D'accord, la vie est un jeu, mais nom de Dieu, quand est-ce que les jeux se calment ? C'est stupide... Mais il faut passer à travers pour grandir. C'est incroyable qu'on me laisse la responsabilité de m'occuper des Beach Boys. Bien que je n'aime pas les Beach Boys, c'est à moi de m'en occuper ! C'est moi qui ai créé ce boulot qui consiste à calmer les choses dans le groupe. J'ai pensé "Oh, mon Dieu, quel boulot ! Quel boulot ingrat !" Et je me suis dit "Non, non, la récompense, c'est le don... Il ne faut pas s'inquiéter de la récompense. Tout est dans le don." Toute ma vie, j'ai été préoccupé par les récompenses. Je me disais "C'était bon ça, Brian, bon morceau !" J'ai toujours été vulnérable vis-à-vis des Beach Boys. Les Beach Boys peuvent continuer à chanter tout ce qu'ils veulent sur scène et faire des disques produits par Terry Melcher. Un gros producteur. Il a produit *Kokomo*, c'était un numéro 1 pour les Beach Boys. Après, il a essayé sur d'autres disques, mais ça n'a pas marché. Alors ils se sont tournés vers moi. Mais je n'ai pas répondu parce que j'étais furieux contre eux. Je n'arrive pas à comprendre ce qui les fait venir. Ils sont tellement bons, tellement forts musicalement, mais connaissent aussi la bonne formule pour foutre Brian Wilson en l'air, et ils l'ont utilisé. Ils m'ont eu. De loin.

Un être humain, mais aussi un dieu

Le lendemain, nous retrouvons Brian au studio qu'il a fait aménager avec le Dr Landy à l'ouest de Pico Boulevard. Une maison sans fenêtres. Le studio est de plain-pied, au rez-de-chaussée. On est assis dans la pièce d'enregistrement, sur deux chaises pliantes placées côte à côte. J'ai juste repéré deux compacts de Pet sounds et Smiley smile/Wild honey qui reposent sur la platine. Au fond, il y a une petite pièce où se trouve le piano de Brian. Au premier étage, les bureaux. Au mur, quelques disques d'or. Obsédé par sa reprise de Proud Mary, Wilson recommence à en parler d'abondance.

Je me suis libéré. J'ai pu me délivrer et me mettre dans une situation où je n'ai pas à me préoccuper de ce que je dis. Je me sens comme l'Abraham Lincoln de la musique, qui aurait aidé à libérer les gens par la musique. Je n'ai jamais su quel effet ma musique avait sur les gens. Un artiste doit savoir que la récompense, c'est le don. On n'a pas besoin d'un système de récompense quand on fait de la musique pour les autres. Avant, je traversais les choses, en me demandant si elles étaient vraies ou pas. Et j'ai fini par m'en sortir. J'avais pris ces drogues qui m'ont fait explorer mon âme, voir de quoi j'étais fait... Mais il y a eu un retour de flamme. Quand je suis redescendu, je ne voulais plus faire de musique, je ne m'intéressais plus aux filles. J'ai fait *California girls* quand je suis descendu. *Good vibrations* un an plus tard. J'ai fait... *Fifteen big ones* en 1976, *The Beach Boys love you* en 1977 et puis... je ne sais plus. Je suis resté en hôpital psychiatrique pendant trois mois. Je me suis reposé. J'ai rencontré des gens sympas. J'ai pu retomber sur mes pieds. Parce que je m'étais fait renverser et n'arrivais pas à me relever... Comme avec la musique de Phil Spector. Ça m'a pris du temps.

California girls est la première chanson que vous ayez écrite sous l'influence de la drogue ?

Non. C'est le premier disque que j'ai fait après les drogues dures. Un peu plus dures que l'aspirine ou le Tylenol. Je prenais du Tylenol et ça m'a fait exploser la tête. Le grand problème de ma vie, c'est que je n'étais pas sûr d'avoir la juste récompense pour ce que je faisais. Je ne me rendais

pas compte que je voulais simplement offrir ma musique aux gens.

Quelles visions la drogue vous offrait-elle ?

Je visualisais des gens qui se réunissaient et qui... entraient dans la musique, une frénésie de musique. Qui devenaient la musique. Je me disais que, dans le pire des cas, la musique nous transporterait toujours. Il n'y a pas moyen de connaître toute la musique que vous avez dans la tête et que vous arrivez à sortir un beau jour par magie. Récemment, j'ai été entouré par de la magie. Elle est venue me hanter. La plupart des gens ne comprennent pas ça. Ils me disent "Pourquoi tu ne restes pas ? Pourquoi tu ne fais rien ?" Je ne sais pas ! J'ai pris de l'acide et ça m'a un peu écrasé l'ego, ça m'a blessé de ne pas avoir ce que d'autres avaient. Quand vous passez à travers trop de choses comme ça, c'est comme si vous aviez une attaque dans la tête. Je ne peux plus accepter ça ! Je veux que les choses soient parfaites ! La musique, c'est la perfection. Vous entendez un disque, vous vous dites "Je voudrais être ce disque, être là où se trouve ce disque." Ça m'arrive souvent.

C'est une définition de la poésie.

Ça a cette simplicité-là. La musique de Phil Spector était simple. La musique simple est sans doute meilleure que la musique complexe.

Vous travaillez dur pour créer cette simplicité ?

Non, non. Je vis de simplicité. J'essaie de donner à ma musique cette simplicité qui permettra à des gamins de l'aimer. D'un côté, je dois être un créateur de musique, mais de l'autre quelqu'un de très humble. Vous avez en vous un être humain, mais aussi un dieu. Il faut vivre avec les deux et c'est très dur pour moi.

Dans votre autobiographie, vous dites que, de Pet sounds à Good vibrations, puis de Good vibrations à Smile, vous vous sentiez comme quelqu'un qui montait tout en haut d'une échelle et que, soudain, il n'y avait plus d'échelon... Vous ne saviez pas où vous alliez tomber ?

Je suis tombé à la fin des années 60 parce que j'avais trop plongé la tête à l'intérieur de la musique. Et puis j'ai pris ces drogues. Je faisais de la musique sous l'influence de ces drogues puissantes, mais on ne crée pas avec la drogue. Si vous êtes quelqu'un de naturel, qui ne prend pas de drogues dures, vous pouvez créer de la musique beaucoup plus vite. Les drogues vous limitent. Elles m'ont limité.

Vous parliez de musique magique. La drogue vous a-t-elle mis en contact avec une espèce de magie noire propre à la musique ?

Ce genre de choses m'est arrivé. J'ai goûté à ça, c'est plutôt dur (il rit)... c'est très dur ! Je crois que les gens veulent devenir la musique et nager dedans pour toujours. C'est parce que je suis si timide dans la vie que j'ai du mal à me joindre aux autres... C'est ça qui m'a démolé, m'a bousillé la tête. Pendant un bon moment.

C'est fini, maintenant ?

Oh oui. On se rend compte quand ça colle et quand ça ne colle pas. Je me dis "Waah ! J'en ai ras-le-bol. Je ne veux plus faire de musique, j'arrête... Allez vous faire foutre..." Et puis je reviens. J'ai besoin des gens pour faire de la musique, je ne peux plus leur dire "Allez vous faire foutre !" Plus maintenant.

